

Présentation

Lise Gauvin

Les écrivains critiques : des agents doubles ?

Volume 33, Number 1, printemps 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036047ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036047ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gauvin, L. (1997). Présentation. *Études françaises*, 33 (1), 7-9.

<https://doi.org/10.7202/036047ar>

PRÉSENTATION

LISE GAUVIN

En proposant comme piste de réflexion, lors de la journée qui a marqué la célébration de son trentième anniversaire, en octobre 1995, « Les agents doubles ou la relation écrivain-critique », *Études françaises* a voulu souligner le rôle qu'elle s'est attribué depuis sa fondation : réunir sous une même enseigne, celle de la littérature, la poétique des créateurs et les « lectures accompagnatrices » qui, d'une manière tout aussi féconde, font œuvre. Revue savante consacrée aux littératures de langue française, *Études françaises*, sans renoncer à explorer les points de jonction entre la littérature et les autres disciplines, souhaite garder vivant le dialogue entre critique et création, savoir et écriture. Ce qui se traduit aussi bien par des numéros spéciaux que par un souci constant de la dimension écriture des articles retenus.

Ce faisant, la revue ne fait que suivre l'exemple donné par son principal directeur, Georges-André Vachon, qui écrivait dans un texte de 1966 consacré au « Conflit des méthodes » :

Expérience de création, la lecture doit nécessairement aboutir à un terme objectif, qui peut prendre trois formes. Chez le simple « liseur », la re-création de l'œuvre s'opère au niveau de la conscience pratique : les romans de Balzac imprègnent, colorent, transforment, recréent, en quelque sorte, les comportements intellectuels et sociaux du duc de Guermantes. Chez d'autres, la lecture peut aboutir à un discours sur l'œuvre, qui devient une véritable création, dans la mesure où il est cohérent et méthodique ; ainsi de R. Barthes, de G. Poulet, de J.-P. Richard, critiques « créateurs », qui furent d'abord de simples lecteurs de Racine, de Proust, de Mallarmé. Chez d'autres enfin, la culture, et plus particulièrement la

lecture, débouche sur la création d'une œuvre, poétique ou romanesque, la critique devenant alors un simple sous-produit de l'activité proprement littéraire ; c'est le cas de Proust, lisant, méditant, pastichant Balzac ou Saint-Simon ; c'est le cas de Claudel, qui dit avoir annoté et traduit tout Shakespeare, avant d'écrire son premier drame¹.

« Qu'est-ce que la critique ? » se demandait ensuite Georges-André Vachon ? « Qu'est-ce que la fiction ? » suis-je tentée d'ajouter. À une époque où l'écriture est largement métafictionnelle, peut-on établir une véritable démarcation entre les œuvres dites de fiction et celles qui en constituent la critique ? Ne sommes-nous pas plus que jamais confrontés à la nécessité de « remodeler les genres », nécessité que Roland Barthes liait au fait que dans bien des cas « l'essai s'avoue presque un roman² » ? Mieux encore, chaque œuvre ne porte-t-elle pas sa propre part d'auto-théorisation, voire sa propre poétique ?

La désignation même d'*Agent double* est empruntée à Pierre Mertens, qui, dans un ouvrage ainsi intitulé et consacré à quelques-uns des écrivains qu'il affectionne, renvoie à ce que Blanchot appelle l'« esthétique de l'amitié » et à cette « éthique de l'admiration » dont parle Canetti à propos d'Hofmannsthal. En ce qui concerne sa propre pratique, Mertens constate :

La littérature déploie un seul continent qu'on explore tantôt dans un sens, tantôt dans un autre. J'ai toujours vu les écrivains que j'admire lire (ou relire) de plus en plus et non de moins en moins. Je me sens, quant à moi, « pourri de littérature » et n'en éprouve pas la moindre honte. Je vis de mieux en mieux la symbiose du romancier et du lecteur : ils mènent bien le même combat, traquent un comparable mystère, défendent d'identiques valeurs³.

Les textes qui constituent ce numéro montrent bien toutefois à quel point cette notion d'agent double devient pur artifice dialectique lorsqu'il s'agit de l'appliquer à des activités aussi complémentaires que celles qui procèdent d'un travail théorique et celles qui se réclament de l'invention comme telle : les unes comme les autres, quand il s'agit de critique créatrice, sont actes de langage, car elles témoignent d'une même quête (J. Demers) et d'un travail de la langue faisant « subrepticement retour sur elle-même pour gagner un horizon commun au lisant et au lu »

1. « Le conflit des méthodes », *Études françaises*, vol. 2, n° 2 juin 1966 ; repris dans « Trentième anniversaire. Hommage à Georges-André Vachon », *Études françaises*, vol. 31, n° 12, 1995, p. 148. Également dans Georges-André Vachon, *Une tradition à inventer*, Montréal, Boréal, 1996, p. 228.

2. Roland Barthes *par Roland Barthes*, Paris, Seuil, 1965, p. 124.

3. Pierre Mertens, *L'Agent double*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1989, p. 37.

(Brault). Mais ce lieu commun de la modernité, qui consiste à assimiler critique et création, ne doit-il pas à son tour être mis en doute ? « Les agents doubles sont des martyrs », rappelle Antoine Compagnon en renvoyant à Proust, à la fois méfiant face à la tentation théorique et modèle d'écrivain-critique. Et en quoi consiste cette fameuse explication de texte, se demande Jean Larose, à laquelle doit se livrer le professeur de littérature ?

Le numéro se poursuit par une étude de Laurent Maillhot portant sur l'œuvre de nouvelliste de Gilles Marcotte, examinée dans la perspective de ses propres travaux critiques et par une analyse du discours sur l'art que tiennent les écrivains Zola et Huysmans (I. Daunais). Sous le titre « Littératures visibles et invisibles », des romanciers de différents pays – Kourouma, Clémens, Khatibi, Godbout – s'interrogent sur leur parcours langagier, se livrant ainsi à une forme d'auto-théorisation. Ces témoignages s'ajoutent aux réflexions des essayistes dont ils offrent en quelque sorte le double inversé.